

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 31, Number 2, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

L'équipe (2008). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 31(2), 93–105.



(photos : Léon Gniwesch)

Les coups de cœur de Lurelu

93

Au théâtre : *Ah, la vache!*

Sans dire que la dernière année n'a pas comporté son lot de spectacles intéressants, je dois avouer que mon véritable coup de cœur est venu en tout début de saison. Première pièce présentée à la Maison Théâtre, de la fin septembre à la mi-octobre 2007, la toute nouvelle création du Théâtre de l'Œil intitulée *Ah, la vache!* a réjoui mon âme d'enfant... Voilà, enfin, aurais-je envie d'ajouter, une production enjouée et spectaculaire qui en mettait plein les yeux, les oreilles et la tête des jeunes spectateurs. Une fable qui démarre sur les chapeaux de roues, avec une maîtresse de cérémonie (Catherine Vidal) fière de présenter au public une étrange machine de son invention, formée de cinq grandes bouches qui lui réclament une histoire. Ils l'auront, leur aventure, pleine de péripéties et de trouvailles.

Au centre de l'histoire : deux détectives privés, Tom et Bob (incarnés avec force galipettes et un brio indéniabla par Éloi Archambaudoin et Christian Perrault), qui volent au secours de M^{me} Henriette Toutamoi, une riche rentière (personnifiée par une marionnette géante des plus engageante) qui se plaint de ne plus pouvoir dormir car on lui a volé son ourson en peluche! Le coupable : un petit homme chauve de douze pouces de haut (Teddy Nounours), aux commandes d'une flotte de tous mécaniques, et surtout d'un immense et terrifiant lapin rose (vous savez, comme celui de la publicité des piles les plus durables...).

Nos deux détectives, pour venir à bout des intentions belliqueuses du petit mais menaçant Teddy Nounours, auront l'idée lumineuse de se déguiser en vache soi-disant mécanique. Sous un costume où l'un sera l'arrière-train et l'autre le devant du bovin, les deux comédiens trouveront l'occasion d'innombrables facéties. À la fin, un revirement de situation étonnant nous permettra d'apprendre que l'ourson de M^{me} Toutamoi avait en fait été volé à Teddy par le père de la dame, alors enfant, à qui il l'avait offert. C'est donc Teddy Nounours qui avait dû s'habituer à vivre malheureux et sans sommeil...

En mettant en face à face la grande dame et le petit homme, celle qui semble faible à première vue et celui qui se veut fort en apparence, l'auteur, le jeune comédien et marionnettiste argentin Javier Swedzky, fait tomber les masques et démontre une réalité beaucoup plus complexe qu'on aurait pu le croire a priori. Sa pièce est pleine d'allusions et on peut y voir une sorte de para-

bole du riche et du pauvre, de la légitimité de la propriété. Sa critique du matérialisme, bienvenue dans notre société, se conjugue cependant ici avec la virtuosité de sa mise en scène, des comédiens et des marionnettistes. Une très agréable surprise!

Raymond Bertin

Lapins, vaches et autres nounours

De par sa nature même, la Maison Théâtre offre toutes sortes de spectacles, certains mémorables, d'autres plus ordinaires, certains se prenant très au sérieux, d'autres désopilants, certains versant dans le prêchprêcha, d'autres procurant un émerveillement total.

En septembre dernier, le Théâtre de l'Œil a ouvert la saison 2007-2008 avec l'un des spectacles les plus drôles qu'il m'ait été donné de voir à la Maison Théâtre : *Ah, la vache!*

Le Théâtre de l'Œil, rappelons-le, fait dans la marionnette. Mais cette fois-ci, il y avait cohabitation des comédiens et de diverses formes de marionnettes, de la géante à la toute petite (à tige) en passant par ce que les gens de l'Œil appelle la «marionnette habitée», espèce fort répandue dans les stades de baseball et les centres commerciaux. Élément central, assuré d'emporter mon adhésion : un dispositif scénique modulaire qui, dans ses multiples cases, armoires, plateformes, recoins, panneaux coulissants et stores illustrés, fournissait aux marionnettes et à leurs manipulateurs toutes les cachettes et les castelets dont ils avaient besoin pour mener leur histoire tambour battant.

Teddy, un petit homme grisâtre et amer, inventeur insomniaque, se sert d'un lapin géant téléguidé (rose, comme celui des piles *Energizer*) pour voler à M^{me} Henriette Toutamoi son indispensable ourson. Elle en perd le sommeil et recourt aux services des détectives Bob et Tom. Très vite, ils lient ce vol à l'invasion d'horripilantes peluches mécaniques qui troublent le sommeil de la population. Déguisés en vache (celle du titre), Bob et Tom appâteront Teddy Nounours et son lapin rose pour lui reprendre l'objet du délit, mais découvriront que la propriété de l'ourson n'est pas aussi claire que le prétend la belle Henriette...

«Il en a fumé du bon», avons-nous conclu, ma compagnie de sortie et moi, alors que les lumières se rallumaient sur un troisième rappel. Nous parlions de l'auteur et metteur en scène Javier Swedzky (Argentin, comme son nom ne l'indique pas), stagiaire au





Théâtre de l'Œil. Le spectacle est en effet un feu roulant de surprises, de gags visuels emboîtés, d'inventions ingénieuses et d'humour absurde. À ce titre, la palme va au lapin susmentionné, dans le dos duquel on découvre, installé sur une petite plateforme, le pantin Teddy lui-même, actionnant les membres du lapin avec des palonniers. La démarche saccadée de la peluche géante devient encore plus remarquable quand on s'aperçoit que le comédien qui l'habite marche à reculons, la face du lapin se trouvant *derrière* sa tête. Cela devient de la gymnastique lorsque le géant rose se penche.

Si *Ah, la vache!* passe chez un diffuseur près de chez vous, prenez prétexte de tout enfant de 5 à 10 ans dans votre entourage (votre classe, vos enfants, vos petits voisins, vos neveux ou nièces) et plongez sans réserve dans ce bain d'humour.

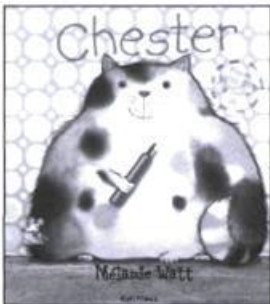
Daniel Sernine

Conquise par *La mandragore*

Tenir ses lecteurs adolescents en haleine pendant plus de 500 pages ne semble plus relever de l'exploit. L'auteur Jacques Lazure le fait toutefois avec tant de savoir-faire, dans un récit fantastique rythmé, truffé de références culturelles et mettant en vedette des personnages fascinants, que nous ne pouvons que lui lever notre chapeau! Son roman *La mandragore*, publié dans la collection «Graffiti» chez Soulières éditeur à l'automne 2007, aborde avec une rare intelligence des thèmes noirs, gothiques même (une créature qui se transforme en être humain si elle n'a pas bénéficié de tous les soins requis à son épanouissement). Une atmosphère sombre est créée dès les premières pages et ne se dissout qu'à la toute fin. Le succès critique qu'a remporté cette histoire, pour laquelle l'auteur a reçu le Grand Prix du livre de la Montérégie plus tôt cette année, est amplement mérité.

Sophie Marsolais

Coup de Chester



Cette année, mon coup de cœur va à *Chester*, un gros chat impertinent qui tente par tous les moyens de monopoliser l'histoire de souris que Mélanie Watt essaie d'écrire. L'auteure nous prouve une fois de plus, dans cette histoire à deux et même à trois voix, son talent et son humour irrésistible. Chester, armé de son marqueur rouge, désire prendre possession du livre dès la page couverture. Il y écrit son nom comme titre, biffe celui de l'auteure illustratrice pour y inscrire le sien, s'installe au premier plan, coinçant ainsi une souris indignée, et prévoit même un espace pour y mettre notre coup de cœur. Quel prétentieux! S'amorce alors un dialogue plein de finesse et d'intelligence entre Mélanie Watt et son personnage. L'humour subtil se retrouve tant sur le plan du texte que des illustrations (signées Watt elles aussi). Bien que Chester soit un fieffé effronté, ses expressions coquines lui donnent un charme indéniable. Il ne faut surtout pas oublier la souris, que Chester ne réussit pas à évincer, et qui, par sa présence, ajoute la troisième voix au récit. Le dernier mot de l'histoire lui reviendra. Ce livre, que je ne cesse de relire avec toujours autant de plaisir, a été publié en 2007 aux Éditions Scholastic.

Céline Rufiange

Coup de cœur pour l'amour

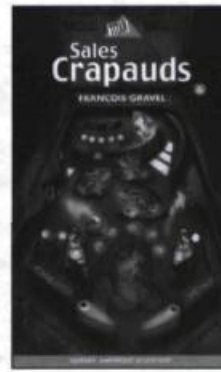
Cette année, j'ai succombé à tout l'amour et à la tendresse que l'on trouve dans *Ton histoire d'amour*, texte offert par l'association Mothers' Bridge of Love et adapté par Carole Tremblay, magnifiquement illustré par Josée Masse et édité chez Dominique et compagnie. Cet album répond avec une grande sensibilité à la quête d'identité de tous ces enfants adoptés, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. Il montre les liens étroits qui existent entre les deux mères, l'adoptive et la biologique, et leur complémentarité, et ce même si ni l'une ni l'autre ne se connaissent. Avec une économie de mots mais ô combien justes, le texte met en relief l'héritage légué à l'enfant par ces deux mères dans le plus grand respect pour chacune d'elles. Le lecteur sort enrichi et grandi de cette lecture.

Josée Masse, pour sa part, a su illustrer avec finesse et subtilité cette dualité si particulière vécue par ces enfants qui n'ont pas connu leur mère biologique. Au fil des pages, on voit ces deux histoires d'amour s'entrecroiser, se côtoyer et finalement s'unifier pour ne former qu'une vie mais avec les deux mères présentes, l'une physiquement et l'autre dans le vent.

Cet album est tout simplement magnifique!

Danièle Courchesne

(Suite et fin à la page 105)



Les coups de cœur de Lurelu...

(Suite et fin de la page 94)

Journal du cœur

L'adolescence tourmentée, si souvent clichée dans des trop nombreux romans pour ados, prend un éclat et une intensité remarquables dans le superbe *Ophélie* de Charlotte Gingras (La courte échelle, 2008).

L'héroïne de ce roman, rédigé dans le style journal intime, s'invente son propre royaume secret dans un entrepôt abandonné. C'est là qu'Ophélie s'éclipse pour créer et «dessiner grand». Mais le charme est rompu lorsqu'un garçon de son école, un «intello au gros cul», envahit sa tanière. Après les hostilités initiales, les deux ados s'apprivoisent lentement, dans une fascinante valse-hésitation. L'évolution psychologique de ces deux écorchés vifs, et leur relation en dents de scie, est aussi crédible qu'émouvante.

Peu d'action dans cette histoire, où l'auteure met l'emphase sur une description, par touches impressionnistes, des élans et états d'âme de cette fille qui n'est plus une enfant mais pas encore une femme. À l'instar de bien des adolescentes, Ophélie est marginale, rebelle, angoissée, complexée, brouillée avec sa mère et fâchée contre l'univers au complet. Elle échappe cependant aux stéréotypes du genre, grâce au talent incomparable d'une auteure maintes fois primée. Les scènes d'une dureté bouleversante alternent avec des moments d'une tendresse incommensurable. L'écriture de Charlotte Gingras se fait tour à tour coup-de-poing, elliptique et lyrique, mais si convaincante, qu'on sent jusque dans nos tripes la détresse d'Ophélie. Ce récit poignant est complété par des illustrations poétiques de Daniel Sylvestre.

Andrée Poulin

Le cœur à écrire

À un trimestre près cette année, deux écrivains chevronnés publiaient chez Québec Amérique un roman sur le même thème : l'écriture. Pour les plus jeunes (6-9 ans), il s'agissait de François Barcelo avec *Premier roman pour Momo de Sinro* (coll. «Bilbo») et pour les adolescents, *Sales crapauds* de François Gravel (coll. «Titan»).

Plusieurs similitudes apparaissent dans ces deux romans : on y jongle de manière très crédible avec les émotions et les états d'âme liés au processus de création : enthousiasme, doute, dévalorisation, découragement, fierté, satisfaction... Le travail, la persévérance et l'esprit critique sont aussi mis en valeur.

Dans cette démarche, le regard de l'autre apporte soutien et motivation. Il est incarné dans *Premier roman pour Momo de Sinro* par une écrivaine lors d'une rencontre-auteur en classe, qui y va de conseils pratiques et d'informations sur le monde du livre. Chez Gravel, c'est le groupe du «Club des Cadavres exquis» qui agit comme agent motivateur et critique par un apport interactif de direction littéraire qui contribue à l'amélioration du récit de chacun.

Dans les deux cas, les textes créés par les personnages sont intégrés au roman. Chez Barcelo, le roman du personnage s'ajoute en finale comme produit de la démarche. Les deux auteurs savent s'adapter au public destinataire. Barcelo met en scène sur un mode humoristique léger les «affres» de la création, mais fait aussi œuvre éducative en présentant des conseils utiles, quelques aspects concrets du métier d'écrivain, des réflexions sur le monde de l'édition, ce qui permet de dégonfler quelques idées irréalistes sans pour autant boudier la fierté du livre publié.

Dans la métafiction (ou devrait-on dire le recueil) de Gravel, le processus d'écriture figure au cœur du récit. Le roman est particulièrement ingénieux et intéressant par tous les aspects formateurs liés au travail d'écriture, sur lesquels chaque membre du club de jeunes écrivains est amené à réfléchir tant aux fins de sa propre création que pour critiquer celle des autres : personnages, vraisemblance, jeu de la réalité/fiction, structure narrative, qualité de la langue, effets stylistiques, révision, réécriture, finale, etc. Incarnant à lui seul les différentes personnalités d'écrivains de ses personnages, Gravel offre en démonstration une intéressante performance. Voilà une heureuse coïncidence thématique qu'on souhaite contagieuse.

Ginette Landreville

